

Xavier Deluc

Né en 17 à Leidenstadt

Briançon, le 13 mars 1938

J'ai grandi dans la haine et le mépris. Dans ma tête résonnent encore et toujours les insultes des passants. Elles sont encore plus cruelles aux oreilles d'un enfant. Le pardon n'a plus de place dans mon cœur. J'attends patiemment le jour de la revanche et je le sens plus proche que jamais. Mais je ne pourrais peut-être pas le vivre pleinement parmi ceux qui m'ont ouvert leur porte. . .

Je suis né en Bavière en 1916. Mes parents étaient ouvriers et avaient vécu une histoire d'amour tumultueuse. Mon père était allemand et ma mère française et leur passion s'était bâtie sur les ruines du conflit de 1871. La famille de Maman, originaire de Chamonix, avait la rancune patriotique tenace et la rejeta, l'accusant de pactiser avec l'ennemi. Ils s'installèrent donc dans la famille de Papa. Mais en 1914, l'Histoire légaya et les conflits reprirent. Mon père fut mobilisé mais lors d'une de ses rares permissions, il offrit à ma mère le fils qu'ils appelaient de leurs souhaits depuis de longues années. Il revint vivant des tranchées mais décéda en 1924 des suites d'une maladie due à l'inhalation de gaz moutarde dans les tranchées. La mort de mon père marqua le début de notre calvaire.

Sans ressource financière et sans espoir de trouver un emploi, Maman n'eut d'autre choix que de se retourner vers sa famille pour pouvoir me nourrir. Si je n'avais pas été là, je pense qu'elle aurait préféré mourir plutôt que de revenir en France. Ses parents nous accueillirent fraîchement et firent trimer Maman au foyer plus que de raison pour sa santé fragile. Nous logions tous deux dans une petite chambre sous les toits qu'ils avaient bien voulu nous accorder. Les hivers y étaient ruqueux et les étés étouffants. Lorsque nous sortions dans le village, on nous suivait du regard, on crachait sur notre passage, nous marchions sous les quolibets murmurés par les veuves des soldats morts au front. On accusait mon défunt père d'être le responsable de tous les maux de la guerre. A l'école, je subissais aussi les brimades de mes petits camarades. Mais je gardais ma haine pour moi, travaillant d'arrache-pied pour pouvoir un jour nous permettre de retourner chercher fortune en Allemagne.

Mais je ne passais pas tout mon temps derrière mes cahiers. Solitaire par obligation, j'aimais profiter des montagnes environnantes, surtout quand venait l'hiver. Les paysages enneigés inspiraient l'artiste naissant en moi. J'aimais à esquisser les courbes des montagnes, les nuances des sapins dans des aquarelles qui faisaient sur le visage de Maman des sourires de fierté. Mais j'appréciais aussi les joies sportives de la neige. J'imaginais des planches de bois sur lesquelles je m'amusais à dévaler les pentes. J'ignorais alors que ces instruments existaient déjà : j'avais réinventé les skis. Par ailleurs, d'esprit imaginatif, je dessinais des machineries capable de faciliter la pratique de cette glisse : comme je m'échinai à gravir les pentes avant de pouvoir les dévaler, j'imaginais un appareil capable de me transporter en haut des cimes par un système que je nommais remonte-pente. Pour les jours où je voulais pratiquer mon loisir favori et où la neige manquait, j'imaginais un engin capable de générer la précieuse substance. Enfin, pour aplatir la neige et la rendre praticable, je concevais un véhicule adapté. Je gardais précieusement tous ces croquis que j'enrichissais d'annotations techniques alors que je grandissais. De rêves d'enfants, ils devinrent au fil du temps des projets tout à fait réalisables.

Ma mère s'enorgueillissait de mes talents artistiques et scientifiques. Nous voyions approcher le jour où nous pourrions de nouveau vivre dans des conditions dignes. Mais cet espoir n'effaçait pas la difficulté de notre quotidien. Ma mère se tuait à la tâche pour pouvoir me nourrir et s'affaiblissait comme les années passaient. Pour mon plus grand malheur, elle mourut en 1930. Je restais seul et sans le sou, encore trop jeune et trop pauvre pour mener mon exil à bien. Pendant quatre ans, je travaillais dans les champs pour amasser un petit pactole afin de m'offrir le voyage qui ferait ma fortune.

Pendant cette période, je fis connaissance avec la seule personne que j'ai pu considérer comme un ami durant mes années dans la vallée de Chamonix. Il s'agit de **Paul Mortgage**, un anglais de six ans mon aîné. Certes, l'Angleterre était tout autant que la France responsable de la déchéance de mon pays mais le jeune homme ne me considéra jamais en fonction de ma nationalité d'origine. Nous étions tous deux en pays étranger et cela nous rapprochait. Il me confia que ses parents avaient émigré en France peu de temps après la guerre, son père ayant été renvoyé des services secrets. Mais ce qui nous unissait plus que tout, c'était notre amour des paysages de montagne, passion que Paul avait hérité de son père. A ceci près qu'alors que j'adorais dévaler les pentes, Paul préférait les gravir, un piolet à la main. Un jour de 1933, il m'annonça avoir l'intention de s'attaquer à la Dent du Diable, un pic proche de Briançon. L'ascension s'annonçait délicate et Paul comptait s'offrir les services d'un guide. Je lui parlais alors de **Laurent Laloux**, un alpiniste dont j'avais lu les exploits dans les journaux. Il organisait des expéditions pour les touristes. Paul me remercia de ce bon conseil et partit rencontrer Laloux.

Début 1934, j'avais enfin rassemblé assez d'argent pour partir pour Berlin. Mon seul regret en quittant Chamonix fut de ne pas avoir eu l'occasion de revoir Paul avant mon départ. J'empaquetai mes maigres bagages et pris le train pour Paris, puis Berlin. Mon pécule suffisait tout juste à payer le voyage mais une fois dans la capitale allemande, je me retrouvais sans le sou et je me rendis compte que j'avais oublié la langue de mon père. Je passais ma première nuit dehors, luttant contre le froid. Le lendemain matin, j'entendis un couple de passants deviser en français. Heureux de l'aubaine, j'ai imploré leur aide. Afin de les attendrir, je me suis présenté à eux sous le nom de ma défunte mère, Deluc.

Il s'agissait d'**Ivan Ballanrud** et de son épouse, **Jeanne**. Mais oui ! Je ne l'avais pas reconnu au premier coup d'œil mais c'était bien là le triple champion olympique de biathlon dont s'enorgueillissait toute la nation allemande. J'avais entendu dire qu'il avait épousé une française originaire de Briançon. Afin de ne pas gêner le champion qui préférait sans doute rester discret, je fis semblant de ne pas le reconnaître. Sa femme et lui se montrèrent fort charitables envers moi. Ils m'offrirent un café et je leur racontais les grandes lignes de mon histoire. Prise de pitié pour moi, Jeanne me proposa de me trouver un logement afin de me mettre le pied à l'étrier. Ce fut Ivan qui se chargea des formalités et le soir même, je logeais dans un petit studio du centre-ville.

Le lendemain, le champion et son épouse me rendirent une petite visite pour voir si j'étais bien installé. J'avais laissé traîner sur la table les plans de mes dernières réflexions, notamment une paire de skis de fond conçue pour battre tous les records de vitesse. Alors que Jeanne nous préparait un petit encas à la cuisine, Ivan se montra très intéressé par ces plans. Il me proposa de me payer mon loyer pour les six mois à venir si je lui fournissais les skis dont je lui faisais les louanges. C'était là un excellent moyen de prendre mes marques à Berlin et j'acceptais avec joie. De plus, c'était un honneur de collaborer avec une gloire de la Nation.

Les mois suivants, je vis peu Ivan qui était en voyage pour ses compétitions. En revanche, Jeanne qui restait dans la capitale me rendait souvent visite. J'avais l'impression qu'Ivan n'avait pas parlé de notre petite affaire à sa femme, aussi je gardais le secret. Je compris à travers ses discours qu'elle était très croyante et que son époux lui manquait terriblement. Pour arrondir mes fins de mois, je peignais les monuments de Berlin et les ventes de mes toiles me procuraient de quoi vivre à mon aise.

En 1933, le parti nazi avait pris le pouvoir en Allemagne, abandonnant les principes de la République. Je me réjouissais, espérant des jours meilleurs pour mon pays qui avait trop souffert depuis 1918. Il était temps de se libérer du joug que les autres puissances européennes faisaient peser sur nous ! J'étais très heureux de ce changement de gouvernement. Hitler avait de grands projets pour l'Allemagne et j'étais prêt à lui apporter tout mon soutien. Enfin un homme de pouvoir qui allait remettre de l'ordre dans cette vieille Europe décadente !

*À l'automne 1934, c'est à un bal donné en l'honneur du Führer que j'ai rencontré **Clara Wessmaier**, l'amour de ma vie. Lorsque j'ai croisé son regard, elle a fendu la foule pour me rejoindre et je l'ai honorée d'une valse. Nous avions quatorze ans de différence, et pourtant le courant passait vraiment entre nous. Avant la fin de la soirée, nous nous embrassions avec tendresse. Comme les jours passaient, mes sentiments pour elle ne cessaient de se renforcer. Non seulement nous nous aimions mais nous partagions aussi les mêmes idéaux politiques. Je lui racontais mon enfance déchirée entre deux pays. Elle resta plus secrète sur son passé mais me révéla tout de même après quelques semaines qu'elle travaillait pour les services secrets allemands. Je compris alors son besoin de discrétion et je ne lui demandais jamais rien pour ne pas l'embarrasser même si une question me brûlait les lèvres. Lors de notre première étreinte, j'avais remarqué sur son corps les meurtrissures d'une marque au fer rouge. On pouvait lire sur la peau outragée de mon amante la lettre H suivi du chiffre onze.*

Je vivais parfaitement heureux entre mon amante et mes camarades politiques. Je m'intégrais en effet de plus en plus au parti nazi. J'avais finalement retrouvé assez rapidement la pratique de l'allemand et seul un léger accent trahissait encore mon passage en France. Pour tout le monde, j'étais désormais Xavier Schroëder. J'avais délaissé le patronyme de Deluc en guise de rupture avec un passé révolu. J'aimais à me vanter auprès de mes camarades de section de ma relation avec Ivan Ballangrud. Ils me jalousaient de connaître si bien cette légende vivante. J'étais loin de me douter que je signais là ma perte.

Un jour de 1935, Ivan vint prendre livraison de ses skis. Je le titillais sur les prochains Jeux Olympiques qui auraient lieu chez nous, à Garmisch-Partengierschen. Les journaux faisaient monter la pression entre lui et Hans Ulrich, un bavarois qui représentait la nouvelle génération et qu'il avait battu de peu en 1932. Comme il faisait grise mine, je lui assurai que mes skis lui amèneraient la victoire. Plus que leur forme, qui était assez classique à vue d'œil, c'était la matière qui faisait la rapidité de ces instruments. Ils étaient entièrement composés d'acajou, un bois onéreux mais aux propriétés de glisse surprenantes. Fièrement, j'avais gravé ces skis à mon nom. Ivan se montra sourd à mes explications techniques, il prit ses skis et me quitta assez froidement.

Quelques jours plus tard, j'apprenais avec stupeur que le champion avait déménagé en France. Mes camarades de section me regardaient avec méfiance et m'interrogeaient sur le comportement récent de mon ami, devenu encombrant. Puis j'appris que Ballangrud avait poussé la trahison bien plus loin : il allait adopter la nationalité française. Je pris peur : j'allais être soupçonné d'être lié à cette fuite. Ma relation récente avec le champion et mon accent français étaient des éléments qui pouvaient jouer contre moi. Je connaissais la dureté des interrogatoires de la Gestapo. Terrifié bien qu'innocent, je préférais fuir quelques temps pour laisser retomber la pression. Je pris le train pour Paris puis pour Lyon, ville où je n'avais aucune attache.

Aussitôt arrivé, j'écrivais à Clara que je n'avais pas vu depuis l'épisode Ballangrud, lui confiant ma peur. Elle tenta de me convaincre de revenir, arguant du fait que ma fuite faisait empirer les soupçons qui pesaient sur moi. Elle avait raison mais je ne pouvais me résoudre à revenir.

Aux Jeux de 1936, Ivan équipé de mes skis remporta son quatrième titre olympique sous les huées du public allemand. Sa victoire scellait mon destin : je ne pouvais définitivement plus rejoindre l'Allemagne après le camouflet qu'avait subi mon pays et dont j'étais responsable. Je cherchais alors un moyen de rentrer dans les bonnes grâces de la nation et mobilisais mon imagination pour concevoir d'autres types de machines. Pendant un an, je me documentais donc sur le domaine de l'armement et réalisais des croquis de chars révolutionnaires, capable de se déplacer sur tous types de terrains. Je continuais aussi ma relation épistolaire avec Clara, lui jurant mon amour éternel et ma fidélité absolue mais refusant toujours de revenir et même de recevoir sa visite, de peur qu'elle ne soit suivie.

Au printemps 1937, Clara m'écrivit qu'elle travaillait sur une mission qui pourrait la conduire en France. Pour la première fois, elle me révélait même le but de cette mission. L'Allemagne avait bon espoir d'annexer l'Autriche dans un délai relativement court et le Führer se proposait d'offrir comme dot aux autrichiens l'organisation des Jeux Olympiques de 1944 à Salzbourg. Mais nous n'étions pas les seuls à convoiter cette compétition. Des renseignements avaient révélé qu'une ville française, Briançon, préparait également un dossier de candidature. Clara était chargée d'infiltrer l'équipe qu'avait formée autour de lui le Maire, **Auguste Andrieux**. Il s'était entouré des meilleurs spécialistes et techniciens dans le but de posséder un dossier parfait qui ferait le bonheur du Comité International Olympique, seul habilité à décider du pays hôte. Pour l'instant, aucun agent n'avait pu se glisser chez les Andrieux. Compte tenu de ses projets audacieux, le Maire faisait très attention à ne laisser entrer aucun inconnu en sa demeure. Je vis là un bon moyen de rendre service à mon pays.

En effet, sur le marché où je faisais mes courses, je croisais régulièrement une jeune fille que les commerçants appelaient Mademoiselle Andrieux. Il s'agissait de **Thérèse**, la fille du Maire de Briançon. Enthousiaste et optimiste, j'écrivis à Clara que j'allais trouver un moyen d'infiltrer l'entourage du Maire.

Pour attirer Thérèse dans mon piège, je m'introduisis en catimini chez sa tante chez qui elle logeait. Je laissais un poème à son intention dans sa chambre, en lui donnant rendez-vous sur le parvis de la cathédrale de Lyon, le lendemain après-midi. Connaissant sa passion pour les histoires romanesques, j'avais signé le message de ces quelques mots : « Votre admirateur inconnu ». Le lendemain, Thérèse m'attendait au lieu convenu. Je lui proposais de réaliser son portrait. Elle semblait subjuguée par mon talent et mon charme. Au bout d'une heure, je l'embrassais, me maudissant de trahir ma tendre Clara. Au fil des semaines qui s'écoulaient, elle se languissait de plus en plus de me retrouver alors que de mon côté, je n'aspirais qu'à une seule chose : serrer Clara dans mes bras. Thérèse était une gentille fille et je m'en voulais également de jouer ainsi avec ses sentiments. Elle me surnommait « Mon Léonard », je me sentais obligé de l'appeler « Ma Muse ». Nous n'avons pas consommé notre relation. Je parvenais toujours à échapper à ce moment fatidique en me plongeant dans mon imagination créatrice. Au bout de trois mois, elle finit par se lasser de mes hésitations à l'honorer. De mon côté, je ne parvenais pas à lui soutirer des renseignements sur son père. N'est pas espion qui veut ! Pour mon plus grand soulagement, elle a rompu, en me promettant de rester une amie fidèle. J'éprouvais beaucoup de tendresse pour elle en acceptant son amitié. Après tout, elle pouvait encore servir mes desseins. Néanmoins, afin de ne pas bercer Clara de faux espoirs, je lui avouais mon échec. Bien entendu, je ne lui ai jamais écrit de quelle manière j'ai tenté d'approcher le Maire !

Depuis mon retour en France, j'avais discrètement pris des renseignements pour essayer de démêler l'affaire du changement de nationalité de Ballangrud. Il semblait que le sous-secrétaire d'Etat aux sports et aux loisirs pouvait être lié à cette machination. Si je trouvais les véritables responsables, cela pouvait totalement me disculper. Récemment, je suis monté sur Paris pour enquêter plus avant. Je m'arrangeais pour rencontrer *Florence Faure*, l'assistante du sous-secrétaire, lors d'un vernissage. C'était une femme d'une beauté et d'une sensualité étourdissantes, mais aussi très intelligente et passionnée par les arts. Je lui ai dit être moi-même artiste et lui ai proposé de réaliser son portrait. Elle accepta.

Ainsi, pendant plusieurs semaines, je venais chez elle tous les jours pour la peindre. J'espérais profiter d'un moment d'inattention pour fouiller son bureau mais je n'ai jamais trouvé la faille. La voir ainsi immobile devant moi, son souffle contenu gonflant sa magnifique poitrine soigneusement enchâssée dans un tailleur stricte, ses fines mains reposant sagement sur ses charmantes cuisses ! Tout ceci provoquait en moi des pulsions interdites. J'avais beau faire appel au souvenir de Clara, je désirais dévoiler ce corps qui exprimait une sensualité maladroitement contredite par les allures sérieuses de Florence. N'y tenant plus, je lui ai proposé un jour de réaliser un nu. Elle a rougi, hésité un instant puis refusé d'un air gêné. Mes investigations n'avançaient pas, je perdais mon temps. Une nuit, je décidais donc de passer à l'action. J'avais repéré les lieux, il fut donc facile pour moi de m'introduire chez Florence. Pendant une heure, je fouillais son bureau avant de tomber sur le document que je cherchais : il prouvait que c'était Andrieux et Mademoiselle Faure qui avait suggéré à Ballangrud de devenir français, le tout contre une forte somme, versée à condition qu'il ramène le titre olympique en 1936. Magnifique, j'avais là de quoi me blanchir !

Mais un bruit me fit me retourner : Florence entrait dans la pièce, brandissant un vase. Je me glissais derrière elle et l'étourdissais d'un coup derrière la tête. Elle tomba au sol et sa nuisette glissa, révélant la blancheur du haut de ses cuisses. Comme dans un rêve, je la déposais sur son sofa, pris un crayon et un papier et entrepris de la dessiner dans sa nudité parfaite. Puis j'ai remis en place l'étoffe légère et je suis sorti.

A mon retour, une lettre enthousiaste de Clara m'attendait : elle avait enfin trouvé un moyen d'approcher Andrieux. Pour cela, elle avait dû participer à une expédition au Népal pour rentrer en contact avec l'un de ses collaborateurs qui faisait partie des alpinistes. Elle serait présentée à Andrieux le 13 mars, c'est à dire le lendemain, lors d'une réception qu'il donnerait à son domicile. Je m'apprêtais à lui répondre pour lui faire part de la découverte qui m'innocentait quand Thérèse frappa à ma porte.

En vertu de notre amitié, elle me rendait ainsi parfois visite, à l'improviste. Nous discutons un moment, Thérèse me dit qu'elle part le lendemain matin pour Briançon pour assister à une réception mondaine organisée par ses parents. Ainsi, elle sera aussi de la fête. Comme elle me quitte, j'écris longuement à Clara mes espoirs pour l'avenir puis je m'endors sur mon bureau. Le lendemain matin, je trouve dans ma boîte aux lettres un petit mot de la main de Thérèse ! Elle m'y explique que, comme elle me sait dans une situation financière précaire, elle m'a dérobé les plans de mes machines farfelues pour les vendre aux industriels présents à la soirée de son père. Je remonte et fouille dans mes papiers/ Mon Dieu, je ne trouve plus les plans du char que j'ai réalisé pour le Reich. Cette idiote a dû l'emporter et il est signé de mon nom. Je tourne en rond dans ma chambre. Que faire ?

Après tout, je ne risque rien en me rendant à cette soirée. Je pourrai récupérer mes plans avant qu'ils ne soient vendus par mégarde. J'aurai aussi l'occasion de revoir ma Clara et de lui montrer mon innocence dans l'affaire Ballanguid. Et peut-être retrouver la trace de mes skis pour les détruire ou effacer ma signature. Après tout, Ivan habite Briançon, je pourrai faire un tour par son domicile pour m'occuper de ce point en espérant que personne n'ait remarqué la chose jusqu'à présent. Une fois arrivé sur place, je n'aurai qu'à demander à Thérèse de m'introduire auprès de son père. Elle pourra lui dire que c'est une surprise qu'elle lui fait et qu'elle lui offre un portrait de lui réalisé pendant la soirée.

Il est déjà tard quand j'arrive devant le château des Andrieux. Le taxi que j'ai pris m'a déposé bien loin, la route étant impraticable, j'ai fini à pied. Les bourrasques de vent m'empêchent d'avancer et la neige cingle mon visage. Alors que je rentre dans le parc du château, j'aperçois une silhouette déposer un paquet sous un banc puis sonner à la porte. Le majordome le fait entrer. Étrange ! J'attends encore quelques minutes, réfléchissant à mon entrée en scène. Je souris, l'amour de ma vie se trouve dans ce bâtiment et je vais enfin le retrouver !